



**« Ma thèse en 10 000 signes par Alice Simon »
Réseau Thématique 34 Sociologie politique
Association Française de Sociologie**

Alice Simon est post-doctorante à l'Université de la Polynésie française. Elle a soutenu une thèse sous la direction de Jean-Yves Dormagen et Julie Pagis qui s'intitule : « Les enfants et la politique : contribution à l'étude des rapports ordinaires à la politique » (CEPEL, Université de Montpellier, 2017).

Carte blanche

Pour cette carte blanche, je propose de partager un extrait d'entretien avec Amaïa et Jules, élèves de CM2 à Montpellier (2016) :

- *Amaïa* : Quand j'étais petite je pensais que la gauche c'était les gentils et la droite c'était les méchants, mais maintenant je sais pas... enfin c'est plus des côtés qui... euh la gauche ils partagent, enfin... je sais pas... ils... 'fin je connais pas trop.
- *Enquêtrice* : Ok, et vous savez si vous vous êtes plus pour la droite ou la gauche ?
- *Amaïa* : Moi pour la gauche.
- *Jules* : Moi pour la droite, parce que je suis droitier [rires].
- *Amaïa* : [semblant choquée] T'es pour la droite ?!
- *Jules* : [sur un ton faussement plaintif] Mouf... je sais pas ! Il me semble que la droite c'est les gentils...
- *Amaïa* : Non non, c'est le contraire !

Interroger les enfants sur la politique permet d'étudier les mécanismes de la socialisation politique *en train de se faire*. Leurs connaissances sont en effet alors en cours d'acquisition et leurs opinions en cours de constitution. Dans cet extrait, le clivage gauche-droite n'est que partiellement maîtrisé par les enfants : la mention humoristique de Jules à la latéralité ne masque que difficilement son incompetence sur le sujet et Amaïa peine à justifier sa préférence pour la gauche, sinon par la référence au « partage ». Pourtant, ce positionnement relève pour Amaïa de l'évidence et semble indiscutable (« non non, c'est le contraire ! »). Étudier le rapport des enfants à la politique permet ainsi d'éclairer le mécanisme de formation des opinions : ma thèse montre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de raisons pour avoir une opinion. « Aimer » ou « ne pas aimer » une personnalité ou un camp politique ne dépend pas d'un raisonnement rationnel basé sur l'analyse de leur programme ou de leurs discours : il s'agit au contraire d'une évidence, intériorisée comme telle, qui peut se passer de justifications. Amaïa (10 ans) a ainsi acquis cette préférence pour la gauche « quand [elle] était petite », avant d'obtenir des éléments pour la justifier. L'opinion relève de ce point de vue d'une forme d'apprentissage, dans le sens où les enfants « apprennent » si une personnalité ou un camp politique doit ou non être apprécié, en fonction de ce qu'ils entendent dans leur entourage. Ainsi, l'opinion ne découle pas toujours de la connaissance : elle peut au contraire la précéder. Mon travail montre que les opinions enfantines ne relèvent pas pour autant d'une simple répétition : au contraire, les enfants se les *réapproprient* et produisent ainsi leur propre rapport à la politique.

Comment en êtes-vous arrivée à travailler sur ce sujet et quelles ont été les conditions institutionnelles de réalisation de votre thèse ?

Contrairement à la plupart des études sur les enfants, et en raison, peut-être, de ma formation universitaire en science politique, mon point de départ n'était pas une curiosité pour l'enfance en elle-même, mais plutôt pour les rapports ordinaires à la politique, en particulier ceux des individus peu politisés : c'est pour mieux comprendre comment se constituaient les représentations sur l'univers politique que j'ai eu l'idée d'interroger les enfants. Accéder à la genèse de la constitution des rapports individuels à la politique me semblait utile pour mieux comprendre les fondements et les mécanismes de la socialisation politique, d'autant plus que très peu de travaux avaient été menés à ce sujet depuis ceux d'Annick Percheron[1] dans les années 1970. Mon projet de thèse a été retenu pour l'attribution d'un contrat doctoral en science politique en 2013 à l'Université de Montpellier. Il s'agissait alors d'étudier une population d'enquête principalement investie par les psychologues, les anthropologues et dans une moindre mesure les sociologues, avec des problématiques et des outils issus de la science politique. Cette démarche m'a menée – à travers mes lectures et ma participation à divers événements scientifiques – à naviguer entre plusieurs champs disciplinaires, et à me rapprocher en particulier de la sociologie et des sciences de l'éducation.

Comment mobilisez-vous la sociologie politique dans votre travail ?

Contrairement aux travaux (notamment états-uniens) sur la socialisation politique, le parti-pris de mon travail a été de laisser de côté la question – par ailleurs largement documentée – consistant à se demander qui, dans l'entourage des enfants, leur transmettait des messages politiques, afin de placer la focale sur la façon dont les enfants reçoivent, comprennent, intériorisent, et *in fine* se réapproprient ces messages. Je suis partie de l'hypothèse que les rapports enfantins à la politique n'étaient pas, par essence, différents de ceux des adultes. Les enfants, certes, détiennent généralement peu d'information sur l'univers politique, sont considérés et se considèrent comme incompetents en raison de leur statut, et n'ont pas un système d'opinions sophistiqué et stabilisé. Ces caractéristiques, cependant, ne sont pas propres aux enfants – elles les rapprochent au contraire des fractions les moins politisées des adultes – et elles sont par ailleurs très variables en fonction des enfants. Tout l'enjeu de mon travail était alors de tester les résultats des travaux sur les rapports ordinaires à la politique sur ma population enfantine, afin de discuter et d'enrichir cette littérature. J'ai notamment mobilisé les travaux sur la compétence politique dans la lignée de P. Bourdieu[2] et D. Gaxie[3]. Ce qui m'intéressait était le caractère inégalitaire de la distribution des connaissances politiques d'une part et de la capacité à imposer une opinion, dont il s'agissait pour moi de documenter la précocité d'autre part. Pour comprendre, par ailleurs, la façon dont les enfants parviennent à donner du sens à l'univers politique et à formuler des jugements malgré le peu d'information à leur disposition, je me suis appuyée sur divers travaux sur les cognitions politiques, tels ceux de P. Sniderman[4], J. Zaller[5] ou encore A. Joignant[6]. Enfin, j'ai également mobilisé les recherches plus ethnographiques sur les discussions politiques, telles celles de W. Gamson[7] ou de S. Duchesne et F. Haegel[8], afin de documenter la constitution de formes de compétences non-savantes, basées sur l'expérience quotidienne des enfants.

Pouvez-vous nous présenter le déroulé de votre enquête ?

Ma thèse repose sur une enquête alliant méthodes quantitatives et qualitatives, menée dans huit écoles primaires socialement diversifiées. 538 enfants ont répondu de façon individuelle à un questionnaire, tandis que 69 d'entre eux ont été interrogés lors d'entretiens menés le plus souvent par binômes, pour lesquels j'ai mis en place un dispositif méthodologique centré autour d'un « jeu » composé de petites cartes plastifiées, qui était l'occasion d'aborder différentes thématiques sans brusquer les enfants. Poser des questions aux enfants, dans l'enceinte scolaire, sur des thématiques jugées « sensibles » par l'institution scolaire telles que la droite et la gauche, est loin de relever de l'évidence. *A posteriori*, je réalise que j'ai eu beaucoup de chances d'obtenir les autorisations nécessaires pour réaliser cette enquête. Celle-ci ne s'est cependant pas passée sans encombre : suite au scandale qu'a fait un parent d'élève lorsqu'il a appris les questions que je posais, le rectorat a suspendu mon autorisation d'enquête. Fort heureusement, j'avais déjà bien avancé mon travail de terrain dans les écoles publiques et j'ai pu poursuivre encore quelques mois dans les écoles privées. Ces déboires montrent néanmoins qu'enquêter dans les écoles primaires sur un tel sujet est une entreprise quelque peu hasardeuse.

Quels sont vos résultats ou premiers éléments d'analyse ?

L'enquête quantitative permet d'objectiver les écarts dans la compétence politique des enfants. L'examen du poids de variables telles que l'âge, le genre ou le milieu social permet ainsi de montrer que les inégalités de

politisation prennent leurs racines dès l'enfance. Afin de donner du sens au monde politique, les enfants usent par ailleurs de mécanismes de traduction ainsi que d'analogies avec des connaissances issues de leur expérience quotidienne, instruments que les adultes mobilisent aussi. Les enfants disposent pour cela, comme d'ailleurs les adultes, d'outils inégaux. Ils développent des visions du monde politique qui sont plus ou moins élaborées et des opinions politiques qu'ils sont plus ou moins en mesure de défendre. Les enfants disposent ainsi de ressources inégales pour construire leur compréhension du monde politique, ce qui signifie qu'ils partent, dès le plus jeune âge, de bases différentes à partir desquelles se constitueront leurs expériences ultérieures de la politique.

Mon travail met ainsi à jour les bricolages grâce auxquels les enfants parviennent, malgré leur compétence en général limitée, à donner du sens à l'univers politique, c'est-à-dire à le comprendre, le juger et s'y situer. J'ai étudié l'imbrication entre les dimensions cognitives et normatives de leur rapport à la politique : comme je l'ai évoqué plus haut, les jugements de valeurs et les opinions sont intériorisés par les enfants sur le mode de l'évidence, à l'instar des connaissances factuelles. Pourtant, les enfants ne font pas que répéter les informations reçues de la part de leurs parents. Ma thèse montre au contraire que les rapports des enfants à la politique découlent de la *réappropriation* des messages provenant de leur environnement, processus qui suppose une transformation de l'information, et ce à deux niveaux. Le premier niveau est d'ordre cognitif : les enfants ne peuvent comprendre, retenir et intérioriser que les informations qui leur sont accessibles, celles auxquelles ils peuvent donner du sens. Ils mobilisent alors des opérations de sélection, de simplification, de traduction, d'interprétation, de raccourcissement – le message transmis peut alors subir des modifications importantes. Le deuxième niveau est lié à la composition des environnements sociaux : les messages auxquels les enfants ont accès sont multiples en raison de la pluralité de leur ancrage social. Les opinions des parents peuvent se contredire entre elles, être dissonantes avec les normes en vigueur à l'école ou dans le groupe de pairs, et même entrer en opposition avec les croyances antérieures de l'enfant. La réappropriation suppose alors la mise en cohérence d'informations qui peuvent être contradictoires, ce qui suppose certaines adaptations des messages qui sont intériorisés. Le prisme de la *réappropriation* permet ainsi une lecture plus fine de la socialisation politique que celui de la *transmission* : ma thèse montre que les rapports à la politique ne sont pas hérités de façon directe et mécanique, mais qu'ils n'en demeurent pas moins un produit de la (multi)détermination sociale.

Bibliographie

- [1] Percheron A., (1993), *la socialisation politique*, Paris, Armand Colin.
- [2] Bourdieu P., (1977), « Questions de politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°16, pp.55-89.
- [3] Gaxie D., « Cognitions, auto-habilitation et pouvoirs des « citoyens » », *Revue française de science politique*, 2007, n°57, pp.737-757.
- [4] Sniderman P., (1998), « Les nouvelles perspectives de la recherche sur l'opinion publique », *Politix*, n°41, pp.123-175.
- [5] Zaller J., (1992), *The nature and origins of mass opinion*, Cambridge, Cambridge University Press.
- [6] Joignant A., (2007), « Compétence politique et bricolage ; les formes profanes du rapport à la politique », *Revue Française de Science Politique*, n°57, pp.799-817.
- [7] Gamson W., (1992), *Talking Politics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- [8] Duchesne S., Haegel F., (2007), « Avoiding or Accepting Conflict in Public Talk », *British Journal of Political Science*, *Cambridge University Press*, n°37, pp.1-22.

Bibliographie personnelle

- Alice Simon et Julie Pagis (2020), « Du point de vue des enfants », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, n°146, pp.7-15.
- Alice Simon (2020), « Are children interviewees just like any others ? », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, n°146 [également disponible en version française].

Alice Simon (2018) « Les catégorisations enfantines de la politique », *Politiques de Communication*, n°10(1), pp.193-223.

Alice Simon (2018) « L'attentat de Charlie Hebdo du point de vue d'élèves dits « musulmans » ; Étude sur l'action politique de l'école », *Agora Débats/jeunesse*, n°78(1), pp.23-40.

Alice Simon (2017), «How can we explain the gender gap in children's political knowledge? », *American Behavioral Scientist*, n°61(2), pp.222-237.

Pour citer cet article : « Ma thèse en 10 000 signes par Alice Simon », *Carnet hypothèses RT 34 Sociologie politique*, publié le 7 novembre 2020, URL : <https://sociopo.hypotheses.org/1021>

Équipe de rédaction : Mauricio Aranda, Thomas Douniès, Jean-Baptiste Paranthoën, Clément Petitjean, Maricel Rodríguez Blanco, Nicolas Simonpoli